

PLUSIEURS FABLES DE BABRIOS SUR TABLETTES DE CIRE. D. C. Hessel-  
 seling, *On waxen tablets with fables of Babrius (Tabulæ ceratæ  
 Assendelftianæ)*, dans *The Journal of Hellenic studies*, vol. XIII,  
 part. II, p. 293-314; London, 1892-1893.

---

Extrait du JOURNAL DES SAVANTS. — Mars 1894.

---

M. H. van Assendelft de Coningh, officier de la marine hollandaise, acquit en 1881 à Palmyre sept tablettes de bois enduit de cire, que son frère, M. A. D. van Assendelft, offrit, après la mort de cet officier, à la bibliothèque de Leyde. Elles contiennent quatorze fables ésopiques, la plupart rédigées en choliambes, que M. D. C. Hesseling a publiées dans le Journal anglais des Études helléniques. Elles étaient primitivement réunies en volume. La première tablette, dont le *recto* n'est pas couvert de cire, en formait l'une des couvertures; l'autre était probablement le *verso* de la septième. Comme le contexte se continue, à une exception près, d'une tablette à l'autre, l'éditeur put en rétablir la suite. Voici cette exception : le *verso* de la troisième tablette finit avec la fin d'une fable. C'est en cet endroit qu'il pouvait y avoir d'autres tablettes aujourd'hui perdues. Les planches qui accompagnent le mémoire effrayent les yeux, et l'on doit remercier M. Hesseling d'avoir déchiffré une écriture aussi difficile à lire. C'est une onciale mêlée de quelques caractères cursifs; certaines parties accessoires sont entièrement écrites en lettres cursives. L'éditeur, qui est très versé en paléographie, estime que rien n'oblige d'assigner aux tablettes une date postérieure à l'an 300 de notre ère. Elles sont très probablement antérieures à la destruction de Palmyre, qui eut lieu en 272 ou 273. Il est vrai que Dioclétien y fonda plus tard une station militaire et que Justinien dota la ville d'un aqueduc et l'entoura de murs dont les ruines se voient encore aujourd'hui. On ne saurait donc rien affirmer; cependant, comme aucune des inscriptions palmyréennes dont la date peut être déterminée n'est plus

récente que l'an 271, les vraisemblances sont en faveur de la date indiquée. On s'accorde assez aujourd'hui à placer Babrios dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. Les présentes copies seraient donc très voisines de l'époque de l'auteur, titre qui les recommande à une attention particulière.

Malheureusement ces copies sont dans un triste état. Outre que l'écriture est détruite en beaucoup d'endroits, les parties lisibles fourmillent de fautes grossières, d'omissions, de répétitions, de transpositions. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. On sait que les tablettes de cire servaient dans l'antiquité à des exercices scolaires, et déjà nos musées en possédaient un certain nombre qui ont cette provenance. On sait aussi qu'alors, comme aujourd'hui, on faisait apprendre des fables aux enfants. Nos tablettes ont été écrites, à n'en pas douter, par un écolier, et encore par un écolier qui n'était pas fort en grec. Une étude attentive de certaines particularités de l'écriture suggère à M. Hesselting la conjecture que nous avons sous les yeux des copies faites d'après un original en cursives. Quelque ingénieux que soit son raisonnement, il ne nous a pas persuadé. Nous pensons que les altérations du texte ne peuvent guère s'expliquer qu'en supposant que ces fables ont été écrites de mémoire; elles ne ressemblent ni aux fautes commises par des copistes ni à celles auxquelles sont sujets ceux qui écrivent sous la dictée d'un autre.

Dans cet article nous ne nous proposons pas de refaire ou de reproduire un travail qui a été très bien et très judicieusement fait par le premier éditeur. Nous voudrions, en nous servant de l'excellente publication de M. Hesselting, rétablir autant que possible le texte des fables, en combler les lacunes et corriger les fautes. Aussi ne nous astreindrons-nous pas à l'ordre dans lequel elles se suivent sur les tablettes. Nous commencerons par les fables choliambiques qui n'étaient connues jusqu'ici que par des rédactions en prose; nous passerons ensuite à celles qui se retrouvent dans la partie du recueil de Babrios que le manuscrit du mont Athos a conservée; nous terminerons par les fables en prose et en trimètres iambiques.

La fable de *l'Âne vêtu de la peau du lion* (ὄνος καὶ λεοντῆ) est contée avec une élégante concision, d'une manière un peu différente, en ce qui concerne les détails, de la version la plus répandue. Les deux premiers vers marchent parfaitement; on peut remarquer que c'est le cas de plusieurs autres fables dans ce cahier d'écolier. Ce qu'il sait le mieux, c'est son commencement :

ὄνος λεοντῆν ἰσχυροῖς ἐφαπλώσας  
ἐφασκεν εἶναι πᾶσι φοβερὸς ἀνθρώποις.

Ici il manque quelques vers. La suite est extrêmement maltraitée par l'élève; il a répété certains mots, il en a transposé d'autres. Cependant, comme le mètre est connu, nous pouvons espérer de restituer les vers.

Voici ce qu'on lit sur la tablette (nous marquons la fin des lignes par une barre verticale):

σκερτων ἐπηδα απορρουση|σειο δερρος δε τουνω | του σκιρτων ἐπηδα και. σ|τις  
ωνεφωραθη.

En lisant ces lignes on croit entendre un enfant qui récite sa leçon : quand il cherche dans sa mémoire les mots qu'il doit dire, au lieu de s'arrêter, il répète une partie de ce qu'il a déjà dit. Notre écolier ânonne le style à la main, comme il ânonnerait de vive voix. Ailleurs, il lui est arrivé d'anticiper des mots qui seront à leur place plus loin; ici les mots *σκιρτῶν ἐπηδα* doivent être supprimés quand ils reviennent la seconde fois. L'âne, fier de faire trembler tout le monde, se met à gambader, à faire de grands sauts, qui font couler la peau d'emprunt de ses épaules et le trahissent. Cette version est peut-être plus jolie que celle qui explique la chute de la peau par un coup de vent; j'aime mieux que le sot animal cause sa mésaventure lui-même.

Ensuite on reconnaît facilement le participe *ἀπορρῦσεως*, qui dut, comme *σκιρτῶν ἐπηδα*, former le commencement d'un vers, tandis que *τὸ δέρος δὲ τῶν ὤμων* présente évidemment la fin d'un choliambe. Gardons-nous de transposer la conjonction *δέ*; si elle ne vient qu'après deux mots, c'est avec raison. *Τὸ δὲ δέρος τῶν ὤμων* pécherait contre la règle que s'est imposée Babrios de n'admettre un spondée au cinquième pied que lorsque les quatre dernières syllabes du vers appartiennent au même mot. Cependant nous avons besoin d'un substantif féminin : *τῆς δορᾶς* s'accordera avec le participe et aura l'avantage de remplir le mètre. Nous écrivons donc

σκιρτῶν ἐπηδα· τῆς δορᾶς δὲ τῶν ὤμων  
ἀπορρῦσεως, ὅσῃς ἦν ἐφωράθη.

On peut être tenté d'insérer *δέ* entre *σκιρτῶν* et *ἐπηδα*; mais comme il est impossible de deviner comment ces mots étaient amenés, il convient de suspendre son jugement. Poursuivons la lecture du manuscrit :

και τις προσου|πειτωξ. . . . | σε.υκωσ

L'enfant, qui savait probablement l'araméen mieux que le grec, hésita sur la diphtongue de *προσειπε*; il se trompa d'abord, mais ne tarda pas à se corriger. Les oreilles (*ῶτα*) ne pouvaient plus, après ce qui précède,

servir à faire reconnaître le baudet; cependant le poète n'a garde d'oublier le caractère le plus saillant de son héros : il le fait traîner par ses longues oreilles. Nous ne garantissons pas les mots, mais le sens est clair :

Καί τις προσεῖπ' ὄτω(ν) ξ[υναρπάσας τοῦτον']

Du dernier vers il ne reste qu'un seul mot; encore n'est-il pas conservé en entier. Néanmoins la restitution ne saurait faire doute. Πεφυκώς avait sa place avant la césure; ce participe était évidemment précédé de ὄνος. « Étant né âne », « comme la nature t'a fait âne », complétons : « n'essaye pas de jouer le lion ». Le mètre choliambique étant donné, la tournure grecque s'impose :

« [Ὄνος] πε[φ]υκώς [μὴ λέοντα μιμήσῃ]. »

Les coups de bâton de la version la plus connue sont remplacés par un affront bien mérité et un bon conseil, qui résume la morale de l'apologue.

La même leçon est donnée par la fable du *Corbeau* (plus exactement, du *Choucas*) voulant imiter l'*Aigle*. La Fontaine avait sous les yeux la version des fables ésopiques connue de son temps<sup>(1)</sup>. Celle de nos tablettes en diffère par les détails du dénouement, mais elle s'accorde avec la paraphrase du *Bodleianus*<sup>(2)</sup>. Les trois premiers vers ne demandent qu'un petit supplément et une légère correction. Nous renvoyons pour les fautes d'orthographe, quelquefois intéressantes elles aussi, au *Journal of Hellenic studies*.

Ὄνουξιν ἄρας ἄρνα λιπαρὸν ἐκ ποιίμνης  
ἢ[νεγκε] παισὶν δεῖπνον ἄετος δώσων.  
Τὸ δ' αὐτὸ πράξειν καὶ κολοῖς φήθη.

Au vers 2, la tablette porte δώσειν. Pour φήθη, au vers 3, le manuscrit de la Bodléienne donne ὠρμηθη, leçon peut-être préférable. Le vers suivant

Καὶ δὴ ποτε πλάς (δὴ καταπλάς Bodl.) ἀρνὸς ἐσχέθη νώτοις

n'est pas assez explicite. Il semble qu'il y ait une lacune avant ce vers ou après καταπλάς. Il y en a certainement une après ce vers. Le corbeau est pris : οἱ δὲ παῖδες αὐτὸν κρατήσαντες ἤκιζον, dit la paraphrase. Tant d'omissions ne se commettent pas quand on copie un texte écrit; elles

<sup>(1)</sup> F. 8 Halm. — <sup>(2)</sup> F. 110 Knoell.

accusent des défaillances de mémoire. Voici maintenant les dernières lignes du manuscrit :

δικην λαγωιαρει . . . αξίως κτεινω τιγαρκολοισων | αετουσεμειμουμην.

Ici il ne faut pas se laisser prendre à des apparences trompeuses, le corbeau n'est certainement pas pris comme un lièvre, *δικην λαγώ*! C'est là cependant ce que croit l'éditeur anglais; et comme une première erreur fait souvent tomber dans une seconde, il se persuade que *αξίως κτεινω* est mis, par la plus étrange des distractions, pour *αξίως θυήσκω*. N'hésitons pas à écrire

« Δίκην ἀλογίας, εἴπεν, ἀξίως τίνω·  
τί γὰρ κολοῖός ὦν αἰτούς ἐμιμούμην; »

La paraphrase dit simplement *αξίως πάσχω*, en résumant l'avant-dernier vers de la fable; mais elle donne le dernier vers en entier et comme la tablette, si ce n'est qu'elle substitue *αἰτόν* à *αἰτούς*. Cette concordance doit nous rendre circonspects. Il serait facile de supprimer *ὦν* ou de transposer ce mot avant *κολοίός*; mais abstenons-nous de conjectures, et disons que la diphtongue de *κολοίός* s'abrège avant une voyelle.

La fable *la Perdrix et le Chasseur* commence, elle aussi, par des vers bien conservés :

Πέρδικά τις γεωργός, ὃν τεθηρεύκει,  
Θύειν ἐμελλεν ἐσπέρας <ὦς> <sup>(1)</sup> δειπνήσων.  
Τὸν δ' ἰκέτευσε . . . . .

Le mot *ὦς*, que nous suppléons au vers 2, fait corps avec *δειπνήσων*, ce qui justifie le spondée du cinquième pied. Les lignes suivantes sont trop mutilées pour que nous en hasardions une restitution. La perdrix demande au chasseur de la laisser vivre et lui promet en revanche de l'aider à prendre d'autres perdrix. Le chasseur lui répond qu'il n'épargnera point qui trahit ses semblables. La fable se termine par le vers

[ὅτι] τοὺς συναίμους καὶ φίλους ἐνεδρεύεις.

Les paraphrases portent *τοὺς συνηθείς*.

L'élève a mis en tête de son cahier la pièce la plus longue et qu'il savait le mieux, *le Lion peint et l'Enfant*. A vrai dire, ce n'est pas une fable, mais un conte, qui doit démontrer que l'homme subit sa destinée quoi qu'il fasse pour y échapper. Pour ne citer qu'un exemple entre vingt,

<sup>(1)</sup> Les crochets obliques entourent les lettres et les mots omis par l'élève.

l'histoire du fils de Crésus et d'Adraste, si merveilleusement contée par Hérodote, met en lumière le même dogme; mais cette histoire est tragique, tandis que celle que Babrios a pris la peine de mettre en vers n'est que niaise. Cependant elle est bien tournée, et elle montre mieux encore que les morceaux précédents combien certains hellénistes ont perdu leur peine à vouloir reconstituer le texte du poète avec des paraphrases en prose. Ajoutons qu'elle achève de démontrer que les 95 fables vendues par Minoïde Minas au British Museum n'ont aucune valeur.

Τὸν μονογενῆ δειλὸς εἶχε πρεσβύτης  
γενναῖον ἄλλως καὶ θέλοντα θηρεύειν.  
Τούτον καθ' ὕπνου ὑπὸ λέοντος ᾤθη  
θανόντα κείσθαι· <τὸ δὲ φοβούμενος> μὴ πως  
5 ὑπαρ γένηται καὶ τὸ φάσμ' ἀληθεύσῃ,  
κάλλιστον οἰκῶν ἐξελέξατ' ἀνδρῶνα,  
ὑψηλὸν, εὐμητόν <τε χ>ἠλίου πλήρη,  
κάκει τὸν υἱὸν παρεφύλασσε συγκλείων·  
10 [ἤσκησε] τοίχους ποικίλοις γραφαῖς ζώων,  
ἐν οἷς ἅπασι καὶ λέων ἐμορφώθη.

Au vers 4, l'éditeur supplée καὶ φοβούμενος. La fin de vers μὴ πως ne viole qu'en apparence la règle observée par Babrios de ne pas terminer le choliambe par un monosyllabe. — Vers 6. Le manuscrit porte οἰκῶν. — Vers 8. συγκλείων manuscrit. — Les vers 9 et 10 sont cités par Suidas, art. βουκολήσας. De là est tiré χῶπως. L'élève a écrit ἕως et il a séparé par un alinéa ces deux vers, qui se tiennent. Ensuite il veut que les murs soient blanchis de toutes sortes d'images d'animaux, ελεύκαινε τοίχους, en dépit du sens et du mètre. La leçon de Suidas ἐνέθηκε τοίχοις ποικίλους γραφάς est aussi sujette à caution. Une paraphrase (349<sup>b</sup> Halim) porte ἐγκαλλωπίσας. De là notre conjecture, qui se justifie par l'usage des poètes et même des prosateurs. Cf. Hérodote, II, 130 : Ἐν οἰκήματι ἠσκημένῳ. — Vers 11. καὶ λέοντα ἐγεγράφει msc. Cela suggère καὶ λέων ἐγέγραπτο. Mais les meilleures paraphrases donnent λέων ἐμορφώθη ou ἀπεμορφώθη.

<Ὁ δὲ μάλλον ἐσορῶν πλείον' εἶχε τὴν λύπην.>  
Καὶ δὴ ποτε σῆς τοῦ λέοντος οὐ πόρρω,  
« κάκιστε θ[ηρῶν], <εἶπεν, ὅς γε> τὸν ψεύσθη  
15 ὄνειρον <ἄλλως> πατρὸς ὄμμασιν δείξας  
ἔχεις με φρουρᾶ πε[ριβα]λῶν [γ]υναικεία.  
Τί δὴ 'πί σοι λόγοισι <χρώμεθ'>, οὐκ ἔργω; »  
Τοίχῳ δὲ χεῖρ' ἐπέβαλε [θηρᾶ] τυφλώσων.

Nous avons comblé la lacune après le vers 11 au moyen de la paraphrase du *Bodleianus* (135) : Ὁ δὲ ταῦτα μᾶλλον ὀρῶν πλείω τὴν λύπην εἶχε. — Vers 14. Manuscrit : κακεισίε θ . . . συ τον ψευσίην. — Vers 15. J'ai transposé les mots ουμασι . . . προς, et j'ai inséré ἄλλως d'après la paraphrase 349<sup>b</sup> Halm, qui porte μάτην. — Vers 16. Les suppléments sont dus à M. Hesselting. — Vers 17. λογοισιν κε ουκ εργον ποιω msc. — Vers 18. χειρας επεβαλε τον λεοντα τυφλωσων msc.

- 20 σκόλωψ δε . . . . .  
 τῆς σαρκὸς εισδύς . . . . .  
 Θερμα<ι> δ' ἐπ' αὐτῶ . . . . .  
 Οὕτως ὁ πρέσβυς οὐκ ἔσωσε τὸν παῖδα  
 μέλλοντα <θηρὸς καὶ γεγραμμένου> θνήσκειν.  
 <Ἄ σοι σέπρωται>, ταῦτα τλήθι γενναίως,  
 25 καὶ μὴ σοφίζου· τὸ χρεῶν γὰρ οὐ φεύγει.

Un éclat de bois, enfoncé sous l'ongle d'un doigt de la main, pénètre dans les chairs et produit un phlegmon; la fièvre survient et enlève le jeune homme. C'est là ce qui résulte des paraphrases; nous n'osons rétablir un texte aussi gâté que le suivant : σκῶλωψ δε του|τωποδυνα κε καθαίμωσδουσιη . | σαρκος εισδυς ησηνυσθηποιων . | Θερμα δ επ αυτω ην. — Vers 22, οβρεσβυ . | ουτωσ τησ (pensait-il à πρεσβύτης?) msc. — Nous avons complété le vers 23 en nous aidant de la paraphrase du *Bodleianus* : Ὁ δὲ λέων καίπερ γραπτός ὦν τοῦτον ἀνηρήκει. Les deux derniers vers ont été conservés en entier dans l'*Etymologicum magnum*, art. πεπρωμένον.

La Poule aux œufs d'or (ὄρνις χρυσοτόκος) peut compter aussi parmi les fables nouvelles, car le manuscrit de l'Athos n'en donne que le premier vers<sup>(1)</sup>. Les auteurs des paraphrases (112 Bodl., 343 Halm) eurent évidemment sous les yeux la présente rédaction.

Ὄρνιθος ἀ[γα]θῆς ἀὰ χρυσὰ τικτούσης,  
 ὁ δεσπότης ἐνόμισεν ἐντὸς εὐρήσειν  
 χρυσοῦ μέγιστον ὄγκον, ἔνπερ ᾠδίσειν.  
 Θύσας δὲ, ταύτην εὔρε τὴν φύσιν πάσαις  
 ὁμοίαν· [τὰ μεγάλα δ'] ἐλπίσας τε καὶ σπεύσας  
 ἀπεσπέρηθη τοῦ τὰ μικρὰ κερδαίνειν.

L'accord des deux manuscrits confirme le néologisme χρυσά, pour χρύσεια, que Röper avait déjà défendu contre la conjecture de Lachmann χρύσε' ἀά. Ensuite, nous aimerions à placer le vers 2 après le vers 3. M. Hesselting propose ᾠδίνοι; cependant le verbe ἐνόμισεν pour-

<sup>(1)</sup> Les vers suivants sont d'une main récente et trahissent assez leur origine par la tournure ἀθρόον θέλων λήψειν.

rait, à la rigueur, étendre son influence jusque dans la proposition relative. Au vers 4, l'élève a répété les mots *μέγιστον ὄγκον* avant *ελπίσας*. Avouons que les vers sont faibles; ceux qui se persuadent que Babrios n'eut jamais de défaillance sont libres de les croire d'une autre main.

Les fables choliambiques déjà connues antérieurement nous arrêteront moins longtemps. Il en est une cependant qui mérite une attention particulière, parce que sa rédaction s'écarte sensiblement de celle que présente l'*Athous*. La fable du *Cerf et des Chasseurs* (*ἐλαφος καὶ κυνηγέται*) débute ainsi sur les tablettes :

3      Ἐλαφος [ποδώκης] εὐκέρως, ἀχαι[ίνης],  
[ῥοί]η[s] κορεσθεῖς, ἤ[ν] ἐαρ ἀνέδη]ν (ou χύδη]ν) βύει,  
λίμνης [ὔδωρ ἐπ]ιν[εν] ἡσυχάζού[σης].

Pour ce qui est de notre restitution des deux premiers vers, les lecteurs de Babrios connaissent le féminin *ἀχαιῖνη* par XCV, 87. On remarquera aussi que les épithètes données au cerf préparent heureusement la suite de l'apologue. Au vers 2, la tablette porte *νφουειν*. Le troisième vers se lit de même dans le recueil du mont Athos (XLIII), mais il y est précédé du vers unique

*Ἐλαφος κεράσῃς ὑπὸ τὸ καῦμα διψήσας.*

Ce ne sont pas là de simples variantes, mais des rédactions différentes : d'un côté le cerf est altéré par la chaleur, de l'autre il boit après avoir brouté. Poursuivons :

5      Ἐκεῖ δ' ἑαυτοῦ τὴν σκιὰν θεωρήσας,  
[χ]ηλῆς μὲν ἐνεκε[ν] <ν> καὶ ποδῶν ἐλυπεῖτο,  
ἐπὶ τοῖς δὲ κέρασιν ὡς καλοῖς ἐκαυχάτο.

Les fautes commises par l'élève (*κακει* pour *ἐκεῖ*, *αυτου* inséré après *κέρασιν*) sont sans importance, le texte qu'il reproduit est bien supérieur à celui que nous avons jusqu'ici. On lisait *ελυπήθη* et *ὡς ἄγαν καλοῖς ἤχει*. La locution *ἄγαν καλοῖς* pour *καλλίστοις* et le passage non motivé de l'aoriste à l'imparfait avaient choqué Cobet; l'éminent helléniste serait charmé de voir sa critique confirmée d'une manière aussi éclatante. Ensuite, il y a une lacune dans la tablette; l'élève écrit en lettres cursives une partie de l'affabulation, qu'il répétera plus bas à sa place, et il continue ainsi :

Τὸν δ' οἱ ποδες μὲν οἷς τὸ πρόσθεν ἠθύμει,  
διέσωζον· ὡς δ' <ἄρ'> ἦλθεν εἰς μέσας ὕλας,  
ὄζοις τὰ κέρατα συμπλακείς ἐθηρέυθη·  
προὔδωκε δ' αὐτὸν οἷς ἄγαν πεπιστεύκει.



Les réflexions prêtées au cerf dans l'autre rédaction sont ici fondues dans le récit. Nous renonçons à rétablir l'affabulation, très maltraitée par l'élève. Elle ne différerait pas trop de celle que nous connaissons, si ce n'est qu'elle commençait par les mots *ἄνθρωπος ὄν*.

Cinq autres fables du recueil du mont Athos, les numéros 78, 91, 97, 117, 121, se retrouvent dans nos tablettes, en partie défigurées, comme les précédentes, faute de mémoire ou d'attention. Mais à cela près, elles présentent, à côté de variantes insignifiantes (comme *ἔλεγε* pour *εἶπε*), des leçons remarquables dont quelques-unes seront certainement adoptées par les futurs éditeurs de Babrios. Dans la jolie fable de *l'Homme mordu par une fourmi* (n° 117) la rédaction du vers 2

*ἰδὼν τις ἀδίκως εἶπε τοὺς θεοὺς κρίνειν*

semble préférable à *ἔλεγεν ἀδίκᾳ*. Au vers 9, *τῷ τε ῥαβδίῳ νύξας* vaut mieux, M. Hesseling le fait observer avec raison, que *τῷ τε ῥαβδίῳ παίων*.

Les vers qui ne figurent pas dans nos tablettes doivent-ils être bannis des textes? Il serait téméraire de l'affirmer *a priori*, quand l'enfant a péché si souvent par omission. On peut hésiter au sujet de LXXVIII, 3, que la paraphrase du *Bodleianus* ne connaît pas non plus. XCI, 6 peut se supprimer avec avantage. Mais je ne voudrais pas me passer de XCVII, 7, qui ne ressemble certainement pas à une interpolation. Dans la même fable (*le Lion et le Taureau*) l'accord des deux manuscrits garantit la leçon du derniers vers

*οὐκ ἦν ὁμοιον τὸ θῦμα τῷ μαγειρείῳ.*

Le prudent taureau dit : « La victime (un petit coq) n'était pas en rapport avec l'appareil de boucherie. » C'est à tort qu'on a retranché l'article *avant* *θῦμα*. Il faut admettre l'abréviation de la diphtongue dans *ὁμοιον*, ainsi que l'anapeste formé par un seul mot. Une seule fois (CXXI) on peut signaler un vers interpolé dans les tablettes. Cette exception ne nous empêchera pas de juger avec l'éditeur qu'elles reproduisent généralement, très fautivement, il est vrai, un texte plus ancien et meilleur que celui de *l'Athous*.

Restent trois fables, dont deux sont en prose, comme le fait observer M. Hesseling; mais il en dit à tort autant de la troisième, que nous réservons pour la fin. Babrios a conté en vers les apologues *le Lion et le Renard* (CIII) et *le Lion et la Souris* (CVII). Les présentes rédactions en prose des mêmes apologues se rapprochent de certaines rédactions connues depuis longtemps, mais elles s'éloignent trop sensiblement des vers de Babrios pour que l'on puisse admettre qu'elles en proviennent. On n'a qu'à

les comparer avec les numéros 73 et 77 du *Bodleianus* pour se rendre compte de la différence entre une paraphrase et une rédaction indépendante.

Nous arrivons enfin à un des plus intéressants morceaux des tablettes : *l'Homme et le Serpent*. Il n'est ni en prose ni en choliambes, mais en trimètres iambiques. D'autres réussiront peut-être à rétablir les deux premiers vers, dont il ne reste que ces débris : [Ἐχ]ιδν[αν] . . . . σα. Φυ . . . . ν . . . . τομηδει. ξ . . . . ου.

Voici les vers suivants :

- 3 [Ἐ]α[λφθ]εῖσα δ' α[ύ]τῳ φόνιον ἀποτί[ε]ι χάριν.  
 {Δη}χθεῖς δ' ἔφη· « δύσαγνε καὶ μισαίφ[ονε],  
 5 {ἦ} σῶσά σ' ἐπὶ [τῶδ'] , ἵνα μ[ε] δ[ύσ]την[ον] κτάνης ; »  
 Η δ' εἶπ<εν>· « οὐ σ[ύ] μ' ἀρα πατήσεις, ἀν Ἐάν[ησ] ».   
 {ὦ} παί, μάθ' ὅτι οὐ δεῖ κακοὺς εὐε[ργετεῖν].

Au vers 5 le manuscrit porte *επι τουτω*. Au vers 7, l'éditeur lit *ουσα* et *κανθαν*. Nous croyons entrevoir *εανθαν*. Cette fable n'existe pas dans notre Babrios; mais il y en avait autrefois une rédaction choliambique, à en juger par les paroles qu'une paraphrase (97 Halm) place dans la bouche du paysan mourant :

*Δίκαια πάσχω, τὸν πονηρὸν οὐκ εἶπας.*

Disons, en terminant, quels sont les textes et quelles sont les notions dont la trouvaille de Palmyre enrichit notre connaissance de la littérature grecque. Les tablettes ajoutent à notre Babrios quatre ou cinq fables nouvelles, plus ou moins complètement conservées. Elles offrent plusieurs variantes et quelques leçons meilleures du texte déjà connu de cinq autres fables. Elles en présentent une (*le Cerf et les Chasseurs*) dans une rédaction différente. Les deux rédactions sont élégantes, et il nous semble difficile de décider laquelle mérite la préférence. Que l'on considère leurs ressemblances ou leurs différences, on n'hésitera pas à les attribuer à la même main. Personne ne s'avisera de penser à un de ces imitateurs ampoulés et obscurs que le poète exécute dans la préface de son second livre. Babrios a donc remis ses vers sur le métier : il a donné deux éditions de ses fables<sup>(1)</sup>.

Nous savions déjà qu'il existait des versions en trimètres des fables

<sup>(1)</sup> Le dit-il lui-même à la fin de sa seconde préface ? Le vers

*ἐκ δευτέρου σοι τήνδε βίβλον ἀείδω*

peut s'interpréter autrement.

ésopiques. Suidas (article *Nῦν σωθειην*) en cite un fragment, qui se rapporte à l'apologue *la Tortue et l'Aigle*. M. Giltbauer a essayé d'en rétablir, tant bien que mal, un grand nombre dont il croyait reconnaître les traces dans certaines paraphrases. Tzetzés fait allusion à ces versions dans ses *Chiliades*, et il semble les attribuer à Babrios lui-même<sup>(1)</sup>. C'est là une erreur, mais les tablettes nous apprennent qu'il en existait déjà, peu de temps après la mort de ce poète. Le spécimen qu'elles offrent ne donne pas une haute idée de la valeur poétique de ces compositions. Enfin nous trouvons dans les tablettes la preuve d'un fait qu'on n'aurait jamais dû mettre en doute. Les choliambes de Babrios ne firent pas absolument oublier les anciennes rédactions en prose des mêmes fables.

HENRI WEIL.

<sup>(1)</sup> Tzetzés, *Chil.* XIII, 263 : Ὡσπερ Βαβρίας γράφει, | ἐν μυθιάμβοις τοῖς χωλοῖς, οὐ τοῖς ἰάμβοις λέγω.

